

D<sup>R</sup> THIESSING

---

P.-X. DESGRANDCHAMPS

ANCIEN NOTAIRE A FERRETTE

(Haute-Alsace)

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

POÉSIES



MULHOUSE

Imprimerie Veuve Bader et Ce

—  
1880

27

27



~~3013~~

Num. entrée :                      date :  
B I O G R A P H I E S  
\*\*\*\*\*

~~3013~~

3bis, rue  
68790 MORCHWILLER-le-D...  
☎ (89) 42 68 34

23 DEC. 1980

Centre Départemental de Recherche

sur l'Histoire des Familles

N<sup>o</sup> 2 0 2 5 7

LA 87 -

D<sup>R</sup> THIESSING

---

P.-X. DESGRANDCHAMPS

ANCIEN NOTAIRE A FERRETTE

(Haute-Alsace)

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

POÉSIES



MULHOUSE

Imprimerie Veuve Bader et C<sup>e</sup>

—  
1880

*Imprimerie Veuve Bader et C<sup>e</sup>*

DIVISION DE L'OUVRAGE

---

I

Notice biographique et littéraire.  
Vers adressés à Desgrandchamps par M. Napoléon Vernier.

II

*Biographische und literarische Notizen. Kritik. Gedichte.  
Ursprung der Grafschaft Pfirdt, inedirter Roman (Auszug).*



I

## NOTICE

### BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

---

**P**HILIPPE-XAVIER DESGRANDCHAMPS naquit à Ferrette, le 31 décembre 1794. Il fit ses classes primaires dans sa ville natale, ses études complètes au Collège de Dôle, d'où il rapporta le diplôme de bachelier ès lettres.

Se destinant à suivre plus tard la carrière du notariat, il suivit à Strasbourg les cours de droit, où il obtint le brevet de bachelier. C'était en 1817, pendant cette terrible année de disette. Desgrandchamps trouva déjà à mettre alors en pratique ses sentiments philanthropiques en partageant pendant le cours de ses études, avec un condisciple malheureux, des ressources qui étaient, à ce moment-là, à peine suffisantes pour lui-même.

C'est en 1820 que Desgrandchamps fut nommé notaire.

Il se maria peu après avec M<sup>lle</sup> Chambé, de Soultz, dont les parents avaient beaucoup souffert pendant la grande révolution.

Le notariat n'était pas dans les goûts de Desgrandchamps; il tenta plusieurs essais mécaniques, dont le plus important fut alors « un système de machine « permettant d'imprimer sur étoffes ou sur papiers, « des dessins de couleurs et de nuances multipliées, « et de varier instantanément l'aspect des dessins, « au moyen de clichés mobiles qui correspondent « entr'eux. »

Il demanda et obtint un brevet d'invention de quinze ans pour cette machine, mais négligea de le faire valoir. Depuis, ce même système fut perfectionné et appliqué par d'autres.

Joignant au goût des sciences la connaissance de l'architecture, Desgrandchamps prit la résolution de fixer à Ferrette ses quatre enfants, et y bâtit dans cette intention plusieurs maisons qui embellissent le faubourg, et dont les ornements ont été sculptés par lui. L'église d'Oltingen, une des jolies églises du pays, fut entreprise et édifiée aussi par lui.

Préoccupé du sort futur de sa ville natale, Desgrandchamps eût voulu y introduire un travail industriel qui y amenât l'aisance. Il jeta ses vues sur l'horlogerie qui ne demandait alors qu'à prendre de l'extension; mais peu compris et toujours contrecarré par les autorités quand il s'agissait de progrès, Desgrandchamps ne put seul entreprendre une pareille organisation; il y renonça avec un regret que les événements ont bien justifié.

Devenu veuf en 1841, Desgrandchamps se remaria en 1844 avec M<sup>lle</sup> Meyer, fille d'un ancien notaire de Strasbourg.

En 1854, Desgrandchamps, fatigué des affaires, après une carrière laborieusement remplie, se démit de son étude en faveur d'un gendre. — Rendu alors tout à ses loisirs, il s'occupa simultanément de poésie et de mécanique.

Il établit avec un parfait succès une presse lithographique. « Cette presse consistait dans un simple « échafaudage ou cage de la forme d'une petite table « à armoire, ayant les deux côtés doubles pour laisser « un intervalle suffisant au glissement des barres par « la pression de la trappe, faisant mouvoir le mécanisme y correspondant. »

A la suite de grandes fatigues que lui causèrent la construction d'une saboterie mécanique, Desgrandchamps, frappé d'une sorte de paralysie aux jambes, fit divers essais de véhicules qui permirent à des personnes, impotentes seulement d'une partie des membres, de se transporter facilement elles-mêmes, au moyen d'un mécanisme; il construisit d'abord un célérifère roulant et portatif, repliable au repos et peu encombrant, par opposition aux vélocipèdes qui offrent si peu de sécurité et ne peuvent guère être utilisés que par des personnes jeunes et agiles; tandis que ce célérifère, pouvant se mouvoir au moyen d'un levier, par les mains ou par les pieds, pouvait être d'une grande utilité dans les stations balnéaires, tant pour les impotents que pour les bienportants, sur un sol n'offrant pas trop d'accidents de terrain.

Mieux inspiré dans les dernières années de sa vie, Desgrandchamps établit en miniature un autre véhicule, le phaëton mécanique. Ce petit véhicule exécuté en osier, en forme de conque, ou toute autre forme élégante, se distingue de tous ceux connus comme locomoteurs, par un appareil qui y est appliqué sur le côté et dans le manche duquel tous les mouvements sont obtenus par la pression indiquée de la main ou de ses doigts. — Une bien cruelle maladie, de nouveau survenue aux jambes et qui devait lui amener une mort si douloureuse, ne permit pas à Desgrandchamps de faire construire en grand un spécimen de cette dernière invention; mais le modèle, ainsi que ceux des machines précitées, seront déposés dans les réserves de la Société industrielle de Mulhouse. Il avait toutefois obtenu de faire imprimer les dessins et les explications du célérifère roulant dans un journal, publié à l'occasion de l'Exposition universelle en 1878.

Différentes autres tentatives de machines de diverses espèces, tels que machines à percer, machines à raboter, trucs, etc., toutes applicables à sa saboterie et son tournage mécanique, furent tentés, avec plus ou moins de succès, par Desgrandchamps; mais l'outillage incomplet, les années et la maladie en paralysèrent le perfectionnement.

Ces essais eurent toutefois, avec les productions poétiques et littéraires dont je parlerai plus loin, l'heureux privilège de charmer la longue vieillesse de Desgrandchamps.

J'ajouterai encore que, toujours et uniquement

préoccupé de travail, Desgrandchamps n'avait jamais voulu accepter aucun rôle politique ou administratif ni dans sa commune ni dans le département.

Très éprouvé dans ses affections de famille, il perdit successivement après la guerre et dans l'espace de six ans, deux gendres, son fils aîné et un petit-fils de 26 ans.

Desgrandchamps mourut à l'âge de 86 ans. C'est le lundi 20 septembre 1880 qu'une foule nombreuse a accompagné ce vénérable homme de bien jusqu'au cimetière, où M Louis Gutzwiller, ancien notaire à Guebwiller, actuellement juge de paix à Vercel (Doubs), en sa double qualité de collègue et d'ami du défunt, a prononcé un discours dont je cite les passages suivants :

« En disant un dernier et suprême adieu à Philippe-Xavier Desgrandchamps, mon ancien patron, qui pendant trente-cinq ans a exercé avec honneur les fonctions de notaire à Ferrette, sa ville natale, je ne puis ici que rappeler sa bienfaisance, son esprit supérieur préoccupé du bien-être général, et qui se manifestait par un grand nombre de travaux, d'inventions et de découvertes utiles.

« Oui, Messieurs, c'est une grande et longue existence d'honneur, de bonté, de travail infatigable, soit comme notaire, soit comme constructeur, soit comme poète : en un mot, une existence de devoir accompli, qui vient de s'éteindre; mais le souvenir de Philippe-Xavier Desgrandchamps ne s'effacera pas du cœur de ses concitoyens, ni surtout du souvenir des pauvres.

« C'est grâce à lui, Messieurs, que Ferrette a vu son principal faubourg transformé en une véritable ville ; c'est à lui, en effet, que l'on doit l'édification des belles maisons qui ornent la place ; c'est par ses efforts persévérants et intelligents que la ville de Ferrette a été embellie.

« Le courage qu'il a montré dans les derniers jours de sa vie a fait de lui un héros. Souffrant d'atroces douleurs d'une jambe « morte avant lui », il en a ordonné, il en a exigé même l'amputation. A-t-on jamais vu un homme de 86 ans supporter avec une énergie indomptable, avec une résignation stoïque de pareilles souffrances, et y survivre pendant quelque temps ?

« Noble et presque séculaire existence si bien remplie : tant que dureront ces montagnes avec les ruines qui les couvrent, et qui rappellent l'ancienne importance de Ferrette, ton souvenir durera aussi. »

Il est inutile de dire que la presse alsacienne a consacré une série d'articles aux vertus de cet homme de bien, de ce vénérable compatriote. Pour ne citer qu'un journal, voici les lignes dues à la plume de M. Vogelweid, huissier à Ferrette, que le *Journal d'Altkirch*, du 25 septembre 1880, a publiées en l'honneur du défunt :

« Lundi dernier, nous avons accompagné à sa dernière demeure, M. Philippe-Xavier Desgrandchamps, ancien notaire à Ferrette, où il est décédé à l'âge de 86 ans, après une courte maladie. En lui nous perdons

le plus âgé de nos concitoyens, il clot, pour ainsi dire, cette longue liste de nos anciens Ferrettiens, de cette pléiade de travailleurs actifs et intelligents que nous avons encore rencontrés dans notre jeunesse. Une génération toute nouvelle a pris la place de l'ancienne dont les vertus et les bonnes qualités laisseront parmi nous un précieux souvenir.

« En effet, qui, dans notre Sundgau, n'a connu M. Desgrandchamps, ce vieillard toujours jeune, affable et prévenant, qui ne l'a apprécié comme homme et comme citoyen ? C'était un ami dévoué, un conseiller prudent ; les pauvres de la localité et des environs perdent en lui un bienfaiteur discret, et nous tous un des hommes les plus dévoués et les plus attachés au bien-être et à la prospérité de la localité. Après avoir rempli une honorable et longue carrière comme notaire, il aurait pu goûter les loisirs de la retraite, mais l'activité prodigieuse de son intelligence lui fit concevoir de vastes projets pour doter sa ville natale, son cher Ferrette, d'une industrie qui, à cette époque, eut certainement fait la fortune de sa ville natale. Mais hélas ! mal compris et mal secondé, il n'a pu réaliser entièrement ses rêves d'avenir, c'est alors que pour étouffer ses regrets il s'est tourné du côté de la science et des occupations littéraires, qui avaient déjà absorbé les loisirs de sa jeunesse. Nous le voyons seul, avec les faibles ressources dont on dispose dans une localité peu importante, pénétrer les secrets de la science, de l'art mécanique, dans leur théorie et leurs applications, où certes le succès ne lui fit point défaut, car les produits de ses inventions ont occupé

une place honorable à l'Exposition universelle de 1878.

« Là ne se bornent point ses efforts, il a aussi exploité largement le domaine de la littérature, et les ouvrages qu'il nous laisse prouvent mieux que je ne puis le dire ce que M. Desgrandchamps avait d'idées élevées, de sentiments purs et généreux, de pensées vastes et profondes qu'il a su dans ses vers revêtir d'une forme noble et gracieuse. Ses poésies diverses, car son génie s'exerçait à tous les genres usités de nos jours, composent deux forts volumes de plus de six mille vers où les sujets se rapportant, les uns à sa jeunesse, mais les principaux à différents faits, us et coutumes du pays, ne laissent point que d'être très intéressants et sont surtout traités avec l'adresse d'un maître. Il a aussi, avec un soin jaloux, tenté et cherché pendant toute sa vie à maintenir et conserver tous les vieux vestiges du passé pour perpétuer les souvenirs glorieux de notre ville.

« C'est au milieu de ces occupations intéressantes, que la mort l'a emporté du milieu de ses chants poétiques qui resteront le monument impérissable de son talent, un cher et précieux souvenir pour ses enfants et, pour nous tous, le gage précieux d'une vie sobre, laborieuse et bien remplie. »



**D**ANS la notice que le lecteur vient de parcourir, Desgrandchamps a été mentionné comme *poète*. En effet, il a publié, en 1870, deux forts volumes de poésie, en langue allemande. Si ces produits de sa muse ne sont pas généralement connus, cela tient à deux causes.

D'abord les personnes qui, en Alsace, seraient disposées à acheter deux volumes de vers du même auteur et publiés ensemble, appartiennent presque exclusivement à la classe qui ne s'est pas encore habituée à la littérature allemande. Ensuite la publication n'en a pas été faite dans des conditions favorables pour leur assurer un cercle de lecteurs plus étendu. La publicité donnée à ces œuvres paraît avoir été insuffisante, et les journaux ainsi que les revues littéraires ne s'en sont pas occupés.

Du reste, je dois l'avouer franchement, l'auteur a envoyé son manuscrit sous presse sans l'avoir soumis à un triage sévère et sans avoir soigneusement expurgé les différents morceaux des irrégularités de syntaxe, de rimes, etc. Ce n'est que quelques années plus tard que Desgrandchamps m'a prié d'écrire la critique littéraire de son œuvre; mais j'ai dû renoncer à cette

tâche difficile et parfois laborieuse. Je regrette infiniment que l'auteur n'ait pas eu le souci de soumettre à une personne compétente, avant de les livrer à la publicité, tous ses produits littéraires, pour en écarter au moins les simples essais et certains morceaux qui abondent en idiotismes français, admissibles à peine dans la conversation familière. Après un triage consciencieux il serait resté un volume très remarquable, contenant des morceaux charmants.

Je ne saurais mieux terminer cette étude qu'en citant un poète jurassien, M. Napoléon Vernier,<sup>1</sup> qui, depuis de longues années, était lié d'amitié avec Desgrandchamps et sa famille et qui, dans un long poème adressé à son ami et plein de fines observations critiques, passe en revue la longue série des poésies de notre auteur.

J'ai sous les yeux cet intéressant manuscrit que la famille Desgrandchamps a bien voulu me confier, et dont je reproduirai quelques pages. Ces extraits, mieux que n'importe quelle dissertation, feront connaître au lecteur intelligent et le talent spécial et le caractère du poète dont j'ai entrepris de retracer la vie et les œuvres.

Dans ton vallon paisible, en philosophe, en sage,  
Par de nobles travaux tu marques ton passage.  
Ton Etude était bien le siège de l'honneur  
Avant de devenir le séjour du bonheur.

<sup>1</sup> Né à Belfort, Alsacien par sa mère, ancien directeur du Jardin botanique de Porrentruy.

Les clients accouraient de loin chez le notaire  
Dont ils prisait si haut le noble caractère ;  
Sous tes yeux attentifs chaque acte était dicté  
Toujours par la Justice et par la Probité.  
Tu travaillais ainsi, de la main, de la tête,  
Mais le tabellion n'ôtait rien au poète :  
Quand au repos l'horloge annonçait le retour  
La plume s'arrêtait, le luth avait son tour.

.....  
Pour le bien du canton tes démarches utiles  
En heureux résultats étaient toujours fertiles ;  
Ton noble dévouement touchait l'autorité  
Qui distinguait en toi l'homme expérimenté.

... Deux volumes de vers, d'un composé charmant,  
Qui sont bien le reflet d'un naturel aimant.

... Du romantisme osé le jargon te fit peur :  
Tu voulus éviter son mirage trompeur ;  
Uhland, Schiller, Gœthe devaient mieux te sourire,  
C'est dans leur langue aussi que tu voulus écrire.

.....  
J'aurais aimé te voir, à l'instar de Hebel,  
De l'Alsace employer le langage énergique  
Et révéler chez vous sa puissance magique.  
Vos naïfs habitants, qui t'auraient mieux compris,  
De ton œuvre auraient pu mieux connaître le prix,  
Et se seraient montrés reconnaissants, je gage,  
De te voir célébrer leurs mœurs dans leur langage.  
Quelques charmants essais nous en sont parvenus :  
Plus nombreux, ils seraient encor les bienvenus.

... J'admire, Desgrandchamps, la forme de tes vers  
Et ton art de traiter des genres si divers,  
Ton œuvre est un théâtre où chacun joue un rôle,  
Où chacun, à son tour, vient prendre la parole ;

Les vices, les vertus y sont représentés,  
Et les acteurs fictifs sont des réalités :  
Tu sais joindre en tout temps la grâce à l'harmonie,  
Railler avec esprit — même avec ironie.

. . . A de légers accroc's la syntaxe est soumise,  
D'ailleurs quelque licence au Parnasse est permise :  
Ecrire en allemand pour qui pense en français,  
Est un obstacle à vaincre en visant au succès.  
On ne saurait non plus vraiment te faire un crime  
De ne pas trop te mettre à cheval sur la rime,  
Ni d'oser à Pégase un peu lâcher le frein,  
Lorsque dans la carrière il se lance à grand train.

. . . . .  
D'exposer le loustic tu t'es donné la tâche.  
Il est dans chaque endroit quelque vieille moustache,  
Quelque ancien grenadier, joyeux et franc luron,  
Se montrant en public vantard et fanfaron. . .

. . . . .  
Tu n'as jamais aimé beaucoup la politique,  
Si belle en théorie et si laide en pratique.



**Q**UTRE les poésies allemandes publiées et dont je donnerai plus loin un petit choix, Desgrandchamps a laissé un manuscrit, un roman sur les *origines* du château et du comté de *Ferrette*.

Dans ce roman notre vénérable ami a cherché à combler les lacunes dans l'histoire du comté de Ferrette, dont les documents historiques ne font mention qu'à partir du commencement du XIII<sup>e</sup> siècle. Le lecteur trouvera ci-après une esquisse, en langue allemande, de cet intéressant roman. Je dirai ici seulement que l'auteur fait dériver le nom de *Pfirdt* d'un baron de Tannenberg *Phiret*, dont le château paternel était situé sur les bords du lac de Constance.

Phiret, baron et plus tard comte de Tannenberg, est venu se fixer dans le Sundgau à la suite d'une querelle de famille, et y a construit le château de *Friedburg*, nom que ses enfants et héritiers ont changé plus tard, d'après son nom de baptême, en *Phiret*. Le langage du pays a fini par corrompre le mot en

*Pfirdt*, et la langue française en a fait plus tard *Ferrette*.<sup>1</sup>

Le roman de Desgrandchamps, un volume de 256 pages manuscrites in-4<sup>o</sup>, est émaillé de charmantes descriptions de paysages du Sundgau qui, à eux seuls, mériteraient la publication. Outre le charme du style, l'intrigue offre un attrait qui assurerait à cet ouvrage un réel succès de lecture.

Il se trouvera peut-être un littérateur qui dispose du temps nécessaire pour revoir cette œuvre, et un éditeur pour la publier.

<sup>1</sup> Beaucoup de lecteurs donneront probablement la préférence à une autre étymologie de « Ferrette »; ce nom serait dérivé du latin *via ferrata*, par corruption: vieux Ferrette. Cette version est assez plausible, vu qu'une voie romaine passe sur les hauteurs; au pied desquelles la petite ville est située.



# DESGRANDCHAMPS

gewesener Notar in Pfirdt, Oberelsass

gestorben am 17. September 1880

## GEDENKBLATT

für seine Freunde und Landsleute

herausgegeben von

DR THIESSING

gewesener Gymnasialprofessor in Pruntrut und Präsident  
der *Société jurassienne d'Emulation*



II

**D**HILLIPE-XAVIER DESGRANDCHAMPS wurde am 31. Dezember 1794 zu Pfindt im Oberelsass geboren und machte seine ersten Studien in seiner Vaterstadt und in Dôle, von wo er das Diplom eines *bachelier ès lettres* nach Hause brachte. In Strassburg erwarb er sich dann das Brevet eines *bachelier en droit*. In die Zeit seiner Strassburger Studien fällt das Nothjahr 1812, welches dem künftigen Notar Gelegenheit bot, seine menschenfreundlichen Gesinnungen zu bethätigen, indem er mit einem von aller Hülfe abgeschnittenen Kameraden seine eigenen nicht allzu reichlichen Mittel theilte.

Im Jahre 1820 wurde Desgrandchamps Notar und praktizirte von da an während 35 Jahren, während welcher Zeit sein rühriger Geist mit allerlei mechanischen Problemen sich beschäftigte, aber selbst einige wirklich interessante Erfindungen wurden zur Zeit nicht verwerthet, obgleich bereits patentirt, und später war der günstige Moment vorbei. Mit der Vorliebe zu der Mechanik verband er einen Sinn für Architektur.

Er führte in Pfindt mehrere Häuser nach seinen Plänen auf und aus seiner eigenen Hand gingen alle daran angebrachten Verzierungen hervor.

Vielleicht seine beste Idee, bei deren Ausführung er aber leider am meisten auf den Widerstand und die kleinlichen aber doch mächtigen Intriguen gewisser übelwollender Mitbürger stiess, war der Plan, die Uhrmacherei, welche die armen verlassenen Jura-thäler in so reiche und belebte Mittelpunkte der Industrie verwandelt hatte, in seiner Vaterstadt Pfindt einzuführen, und wahrlich, wenn Desgrandchamps jenen Widerstand nicht zu brechen vermochte, so sichert ihm jene Anregung allein, für welche er bereits Opfer gebracht hatte, das dankbare Andenken seiner Mitbürger, welche jetzt, wie wir mit eigenen Ohren gehört haben, die Kurzsichtigkeit gewisser einflussreicher Persönlichkeiten und das Scheitern des schönen Planes bitter beklagen.

Im Jahre 1854 gab Desgrandchamps das Notariat ab und widmete sich ganz seinen Lieblingsbeschäftigungen, zu denen sich später noch die Poesie gesellte, die liebliche Zauberin, welche das Lebensende so manches Greises schon erheitert und verschönert hat.



**I**n einem Lande wo die lebhafteste Annerkennung jeglicher Verdienste, die Achtung vor dem Alter und eine pietätvolle Erinnerung an dahingeschiedene hervorragende Mitbürger zu den charakteristischen Eigenschaften der Bewohner gehören, wird es nach dem Gesagten kaum auffallen, wenn durch die Veröffentlichung einiger Geistesproducte und beigegebener biographischer Notizen auch das Andenken an *P. X. Desgrandchamps* gesichert wird. Nicht alle Männer können gross und berühmt werden, aber auch unter den anspruchloseren Existenzen gibt es Viele, die sich durch ihren Wohlthätigkeitssinn, durch die Anregung zum Guten und Schönen, durch Förderung gemeinnütziger Werke ein wahres Verdienst um ihre Nachbarn und Mitbürger erwerben, die durch ihr Beispiel der vaterländischen Jugend voranleuchten. Ein solches Vorbild ist Desgrandchamps. Der Umstand, auf den wir weiter unten zurückkommen werden, dass er die deutsche Sprache nicht ganz so gewandt zu handhaben wusste wie ein geborner Deutscher, und dass in Folge dessen ein Theil seiner Gedichte, was die

Form betrifft, vor der Kritik nicht bestehen können, verkleinert sein Verdienst nur in geringem Masse, wenn wir bedenken, dass Desgrandchamps schon *über siebenzig Jahre alt war*, als er anfing, sich mit der deutschen Sprache vertrauter zu machen und seine Gedanken in poetische Formen einzukleiden. Er selbst sagt u. A. in seinem « Vorwort » zu der Sammlung seiner Gedichte: « Dass ein geborner Franzose, der niemals die deutsche Sprache, viel weniger ihre Verslehre anders studirte als durch vieles Lesen in den Werken deutscher Dichter und Schriftsteller, es dennoch wagt, seine verschiedenenartigen poetischen Versuche dem deutschen Publikum anzubieten » . . . u. s. w.

Und am Schluss: « Wollte man sich aber an das erinnern, was ein deutsches Sprichwort sagt: « Ein Erfahrner ist über einen Gelehrten », dann möchte es schon weniger zu tadeln sein, wenn ein Greis, am Rande des Grabes seine durchlaufene Lebensbahn überblickend, vieles Selbsterfahrene zur Warnung und Belehrung mittheilt, so gut er es vermag, und der Leser jeden Standes und Alters dürfte diese Reime wohl mit weniger Scheu in die Hand nehmen, da alles Anstößige darin vermieden und nur Erheiterndes und Lehrreiches geboten wird, dazu mit Abwechslung in Stoff und Form die nicht missfallen dürfte. »

Ein Freund des greisen Dichterlehrlings (ein Abbé M., wenn wir nicht irren) verglich denselben in einem an ihn gerichteten sinnigen Gedicht mit einer spät im Herbst noch aufgegangenen Rose.

Wann die Erde, sich verjüngend,  
Von sich streift das Winterkleid,  
Und der Lenz, den Sieg erringend  
Blühten in die Gärten streut —

Hört man tausend Lieder schallen  
In dem jung belebten Hain.  
Kinder hüpfen, Greise wallen  
Neu belebt im Sonnenschein.

Aber dieser Jubel dauere nicht lange, so wird in den folgenden Strophen ausgeführt, und man werde müde, all' die schönen Kinder der Natur zu betrachten. Im Herbst, da sie Abschied nehmen, wenden wir uns ihnen wieder zu.

Sind die Blumen dann verblühet,  
Wünschen Blumen wir zurück,  
Sind die Rosen all' verglühet,  
Suchet Rosen unser Blick.

Sieh dort, gegen all' Erwarten  
Da schon dräuen Schnee und Eis,  
Eine Ros' im öden Garten  
Blühet am entlaubten Reis

So bist Du im Dichter-Garten  
Eine Blume, edler Greis,  
Der auch gegen all' Erwarten  
Spät noch trotzet Schnee und Eis.

Blühe denn, noch möge lange  
Sich erhalten Deine Glut,  
Nie vor kaltem Duft Dir bange,  
Lass nicht sinken Deinen Muth.

Mag auch Schmerz den Körper beugen,  
Nie erschlaffen soll der Geist,  
Liebend soll zu Gott er steigen,  
Wie der Aar zur Sonne kreist.

Singe dann wie Dir's gegeben,  
Sang erhöht Geist und Herz;  
Weckt er Todtes nicht zum Leben,  
Mildert er doch Gram und Schmerz.

Diese Gedichte und dichterischen Versuche unseres liebenswürdigen alten Pfirter Freundes zerfallen in acht Abtheilungen: Belehrendes und Erinnerungen aus der Jugend; Erwägendes, Fabeln, Räthsel, Charakterschilderungen; Epigramme und Satyren; Erheiterndes; Scherzhaftes; Beschreibendes; Unterhaltendes; Düsteres. Den Schluss machen Gelegenheitsgedichte, Sinnbilder, Sprichwörter u. s. w.

Wie wir bereits angedeutet haben, entziehen sich sehr viele dieser Producte, von denen einige Nachahmungen und Bearbeitungen bekannten Stoffes sind, einer selbst gnädig aufgelegten Kritik, und wir haben s. Z., als der Verfasser uns bat, die zwei Bände öffentlich zu besprechen, ablehnen müssen: es war zu spät, er hatte uns die gedruckten Bände geschickt anstatt des Manuscripts.

Um aber unsere Leser zu überzeugen, dass zwischen All dem Unfertigen und Mangelhaften Viel Gutes und Schönes zu finden ist, legen wir ihnen nun folgende kleine Auswahl vor:

### Die zwei Bettler

Ihr, die ihr stolz mit Reichthum pranget,  
Und Alles habt was ihr verlanget,  
Kommt, lernt hier das Gefühl erhöhn  
Und den Bedrängten beizustehn.

Ein Bettler, der, in grosser Noth,  
So arm wie eine Kirchenratte,  
Ach, vielmal nicht ein Stückchen Brod  
Zu beissen nichts zu schlucken hatte,  
Der musst' von Thür' zu Thüre gehn,  
Um seine Nahrung zu erflehn.  
Doch eines Tags vor jeder Pforte  
Statt Brod erhielt er grobe Worte.  
Da hatt' er bald die Mühe satt  
Und ging betrübt aus jener Stadt,  
Worauf er gleich zu seinem Glück  
Auf einen Unglücksbruder stiess,  
Der blos ein nahes Dorf verliess  
Und nun mit vollem Sack versehn  
Nach seiner Hütte wollte gehn.  
Doch sah der kaum des Bruders Noth,  
Als er aus Mitleid sich erbot,  
Den Mundvorrath mit ihm zu theilen,  
Und so vom Hunger ihn zu heilen.

### Der vorsichtige Vater

Zu seinem Vater sprach der Sohn,  
Der nach der Erbschaft war gelüstig:  
« Bei Jahren, Vater, bist du schon,  
« Und nicht mehr zum Geschäfte rüstig;  
« Die Arbeit schlägt dir übel zu  
« Und besser wäre dir die Ruh,  
« Indess ich den Geschäften  
« Gewachsen bin, die dich entkräften.

« Drum höre meinen Vorschlag an,  
 « Der uns nur glücklich machen kann :  
 « Gib mir das Gut vertrauensvoll,  
 « Das einst ich von dir erben soll ;  
 « In meiner Hand wird sein Ertrag  
 « Vermehren sich von Tag zu Tag.  
 « Du magst im Haus bequem dich setzen,  
 « *Mein* Schweiss soll das Gut nun netzen.  
 « So kannst du still der Ruhe pflegen  
 « Und Sorg und Kummer von dir legen. »

Der Vater, als ein kluger Mann,  
 Durchschaute gleich des Sohnes Plan ;  
 Er konnt' denselben wenig loben.  
 « Mein Sohn », so sprach er, « weisst du noch,  
 « Wie einst aus eines Baumes Loch  
 « Du zweimal Vögel ausgehoben ?  
 « Beim erstenmal im Käfig hast  
 « Die Jungen an des Baumes Ast  
 « Du ohne Mitleid aufgehangen.  
 « Die Alten fast vor Gram verzehrt  
 « Sind oft beim Käfig angekehrt,  
 « Zu speisen, die darin gefangen ;  
 « Sie wurden so allmählig gross  
 « Und dienten dir zum Spiele blos.  
 « Beim zweitenmal ist dir entfliegen  
 « Die junge Brut, schon ganz erzogen ;  
 « Doch deine List den Alten fing,  
 « Der bald am Ast im Käfig hing.  
 « Du meintest, dass die Jungen nun  
 « An ihrem Vater würden thun,

« Was jene ihren Jungen thaten ;  
 « Doch hattest du's nicht gut errathen —  
 « Betrogen bald war deine Freude,  
 « Die Jungen flogen in die Weite  
 « Und sorgten fortan nur für sich,  
 « Den Alten liessen sie im Stich ;  
 « Er musst' verhungern und verschmachten :  
 « *Das sollen Eltern wohl betrachten.* »

### Der Geizige

Von allen bösen Leidenschaften,  
 Die eines Menschen Herz behafften,  
 Hat keine je mehr Plag gebracht,  
 Als die des Geiz'gen, dessen Sorgen  
 Stets schweben, wo der Schatz verborgen,  
 Den er bei Tag und Nacht bewacht.

Er scharrt und spart, vom Geiz getrieben,  
 Als gäb es hier nur Geld zu lieben,  
 Nur Silber, Gold sind ihm ein Reiz.  
 Es stellt sich Jedem dar als Armen  
 Und leidet Hunger zum Erbarmen,  
 Um zu befried'gen seinen Geiz.

Er häufet Heller stets auf Heller,  
 Besuchet täglich seinen Keller,  
 Wo er den Haufen Gold versteckt.  
 Er flieht vor seinem eig'nen Schatten,  
 Das leichte Rasseln flücht'ger Ratten,  
 Sogar sein Fusstritt ihn erschreckt.

Je gier'ger er den Schatz vermehret,  
 Je mehr die Habsucht ihn bethöret,  
 Genug er niemals sich erwirbt,  
 Das Nöthigste sich nicht erlaubend  
 Und sich statt reicher, ärmer glaubend —  
 Bis endlich er vor Elend stirbt.

### Der schlaue Mönch

Beladen mit Spenden aller Arten,  
 Auf die schon seine Brüder harrten,  
 Kam einst ein Mönch von seiner Tour zurück.  
 Da riss ein Räuber auf der Lauer  
 Im dunkeln Waldeschauer  
 Die Bürd' ihm vom Genick.

Der Mönch sich wollte wehren,  
 Doch liess er sich belehren  
 Durch die Pistol in seines Räubers Hand,  
 Und dieser sprach gelassen :  
 « Musst mir die Bürde lassen,  
 « Sonst schick ich dich in's Todtenland. »

Der Bruder liess die Beute,  
 Die ihn gar bitter reute,  
 Denn sie war reich und gut.  
 Er that sich kurz besinnen,  
 Was da er soll beginnen,  
 Und sprach mit festem Muth :

« Weil du mir gönnst das Leben,  
 « Will ich den Sack dir geben;

« Nur sei mir eine Bitt erlaubt,  
 « Dass ich dem Abt beweise,  
 « Wie mich auf meiner Reise  
 « Ein Schelm hat ausgeraubt.

« So lass dein Pulver knallen  
 « Und deine Kugel fallen  
 « Hieher durch meiner Kleider Saum. »  
 Das fand der Räuber billig,  
 Drum schoss er ganz gewillig  
 Und liess dem Argwohn keinen Raum.

« Getroffen hast du richtig,  
 « Doch ist der Schuss nicht wichtig —  
 « Noch einen schiess hier unter'm Arm. »  
 Der Räuber drauf betheuert :  
 « Mein Pulver ist verfeuert,  
 « Du magst nun ziehen ohne Harm. »

Kaum war das Wort gesprochen,  
 Ward' gleich die That gerochen —  
 Am Boden lag der Bösewicht.  
 Mit seinem Gürtel schnürte  
 Der Mönch ihn fest und führte  
 Zur Stadt ihn vor das Halsgericht.

### Die sonderbare Grabschrift

In einer Lehr-Akademie  
 Ward einst als Pensum aufgegeben,  
 Das Lob des Lehrers zu erheben,

Den just der Tod hinweggerafft  
Für ihn selbst und die Schul zu früh,  
In seiner besten Kraft.

Französisch war des Lehrers Name,  
Jean Grandveau von geehrtem Stamme.  
Zu deutsch klingt das nun komisch sehr,  
Darauf zu reimen hielt recht schwer.  
Ein Schüler doch das Räthsel löst,  
Indem er auf das Sprüchlein stösst :

« Hier ruhet in der Erden  
« Ein viel gelehrter Mann,  
« Genannt Grosskalb Johann,  
« Den der zu frühe Tod  
« Gehindert Ochs zu werden. »

*Sub lapide jacet hic Vitullus magnus Joannes,  
Quem mors praecurrens non sinit esse bovem,*

### Die vorsichtige Frau

Aus dem Französischen

Ein Metzger schon in Todesnöthen  
Sah seine Frau gar kläglich an  
Und sprach : « O liebes Weib, ein Mann  
« Ist unserm Handwerk sehr vonnöthen,  
« Hans, unser Knecht, könnt' es versehn,  
« Du würdest gut mit ihm bestehn,  
« Schon manche Wittfrau ist verdorben,  
« Drum heirath' ihn, wenn ich gestorben. »

Die Frau entgegnet schnellbedacht :  
« Ich hab's mit Hans schon ausgemacht. »

### Weiber-Gespräch

« Gefällt's Dir in dem neuen Stand ? »  
Sprach Anna zu Frau Hiltenbrand,  
Die erst vor Kurzem sich getraut  
Und Schlösser in die Luft gebaut.  
«« Gefallen ! schlecht »», erwiedert sie ;  
«« O, hätt ich's vorgesehen ; nie,  
«« Nie hätt ich diesen Mann genommen,  
«« Das ist ein wahrer Teufelswicht ! »»  
« Ein Teufel, ein so reicher Mann ?  
« Hat er auch Hörner ? » — «« Nein, noch nicht.  
«« Doch, Anna, zweifle nicht daran,  
«« Die wird er sicher noch bekommen. »»

### Redner-Talent

Du siehst den Vetter als geschickten Redner an,  
Weil aus dem Stegreif er zwei Stunden reden kann ;  
Was würdest aber erst von meiner Ehfrau sprechen,  
Die schwätzt den ganzen Tag ohn' alles Unterbrechen.

### Verschwiegenheit

Du wirfst mit Unrecht wohl dem Weib das Plaudern vor,  
Doch ein Geheimniss weiss es sicher zu verstecken.  
« Und welches ist es denn ? Sag mir es gleich in's Ohr. »  
Das stets ihr Alter zu verdecken.

### Des Weines Eigenschaft

Einst hört des Weines Eigenschaft  
Ein alter Zecher preisen;  
Ein einzig Glas geb' wieder Kraft  
Sogar dem schwächsten Greisen.

Ha! ruft er; eine Fabel das,  
Ein alter Weiberschnack!  
Da trink ich schon das zehnte Glas  
Und stolpere zickzack!

### Lieben

Höret Mädchen, lasst euch lieben,  
Liebt auch jene, die euch lieben;  
Leben thut nicht, der nicht liebt.  
Freude schwebt um sie, die lieben,  
Trauer ernten, die nicht lieben,  
Lebt der noch, der nicht mehr liebt?

### Der vorgeschlagene Kuss-Tausch

Du mit dem Frühlingsangesichte,  
Du schönes, süßes Himmelskind,  
Du blinkst so rein im Rosenlichte,  
An dir sieht sich mein Aug fast blind.

Nach etwas durst ich lang im Stillen,  
Nach einem Liebeskuss von dir;  
Den gib mir nur mit gutem Willen,  
Sonst nehm' ich selbst denselben mir.

Und sollte dich der Raub verdriessen,  
So geb ich gern im Augenblick,  
Die Schuld des Frevels abzubüssen,  
Ihn hundertfältig dir zurück.

### Rath für die Wahl einer Braut

Willst du einst dein Herz verpfänden,  
Wirf dein Aug auf's Aeussre nicht,  
Nichts kann jemand so verblenden  
Als ein reizend Angesicht.

Sieh nicht auf den Glanz der Jugend,  
Wie die Rose welkt er hin.  
Wähle dir ein Herz voll Tugend,  
Dieser Reiz wird immer blüh'n.

Um dich glücklich zu verbinden,  
Rathet Reichthum dir die Welt,  
Später werd' die Lieb sich finden,  
Liebe komme schon zum Geld.

Doch hat's mancher schwer empfunden,  
Der an solchen Rath geglaubt,  
Liebe hat sich nie gefunden  
Und des Glücks blieb er beraubt.

Um dasselbe zu bewahren,  
Braucht es Einsicht, braucht es Kraft,  
Hüt' dich also vor Gefahren  
Einer hohen Leidenschaft.

Stürme, die sich rasch erheben,  
Werden bald gestillet sein,  
So wie auch des Herzens Beben  
Wird nicht bleiben lang zur Pein.

Sucht ein Mädchen dich zu blenden  
Durch der Mode eitlen Tand,  
Must du dich von ihm abwenden,  
Niemals reichen ihm die Hand.

Glücklich macht nur wahre Liebe,  
Die auf Tugend fest gegründet;  
Alle andern Herzenstriebe  
Einst veränderlich man findet.

Die sich nur um Deinetwillen,  
Nicht aus Ehrsucht dir ergibt,  
Die bescheiden und im Stillen  
Dich und dein Verdienst nur liebt —

Diese wird dein Herz beglücken,  
Reich' vertrauend ihr die Hand,  
Denn die Reize, die sie schmücken,  
Heissen Tugend und Verstand.

### Am Abend

Ich gehe nun zur Ruh, dass meine müde Glieder  
Durch sanften Schlaf sich stärken und ich wieder  
Die Pflicht, die mir obliegt, mit Muth erfüllen kann;  
Das schenk' mir Gott und höre meine Bitte an.

Richt' meine Schritte alle nach deinem Wohlgefallen,  
Vergib was ich verschuld', verhüte neues Fallen,  
Damit ich hoffen kann zu theilen einst dein Reich.  
Erstreck auch diese Huld auf jeden Mensch zugleich.  
Gib Trost den Traurigen, Gefangenen und Kranken,  
Den Todten Seligkeit, Muth jenen, welche wanken.

Vor Unglück uns bewahr sowie vor tiefem Schmerz,  
Erweck die Menschenlieb auch stets in jedem Herz.  
So wird das Dasein hier schon in der jetz'gen Zeit  
Zum Paradies, und Dir sei Lob in alle Ewigkeit.

Mein Advokat kann wohl geschickt sich nennen,  
Gewinnt die Freundschaft derer die ihn kennen,  
Gewinnet auch mein Geld; doch vor Gericht  
Gewinnt er meinen Rechtsstreit nicht.

Wie wenn du immer leben wolltest,  
Behüte dich vor jedem Streit;  
Wie wenn du täglich sterben solltest,  
Zum wandeln immer sei bereit.

Die Nachsicht ist das Bild der wahren reinen Seelen,  
Sprich nur von deinem Freund um Gutes zu erzählen.

Die Schönheit facht das Feuer an der Liebe,  
Doch nur ein sanft Gemüth nährt ihre Triebe.

Das schönste Buch ist die Natur, das Jedem offen  
 [steht —  
 Wie schad', dass man es wenig liest und seltner noch  
 [versteht.

### Lied und Glückwunsch

*auf eine Dorf-Hochzeit im obern Sundgau*

In der Mundart des Sundgaues

Jo, Hochzeit isch e liebi Sach,  
 I muess 's selber sage,  
 I bi o trette in das Fach  
 Un ha mi wenig z'chlage.

Denn, g'wöhnli isch e Schmus derbi,  
 Vo witem g'spürt scho d'Nase  
 Der Chiechle G'schmack un guete Wi,  
 Me cha derbi no g'spasse.

Dert losst me aber s'Wasser si,  
 Trinkt numme guete, ächte Wi  
 Zum Wohlsi vo de Hochzeit Lüt;  
 Wil si's zum Schmus iglade hüt  
 So wen mer si vergesse nüt.

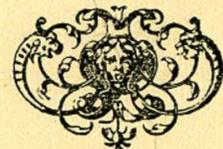
De chasch di, Seppi, druf verlo,  
 Dir sin si vorbereite,  
 Für lang bim junge Wible scho  
 E ganze Hufe Freude.

Nieme glaubt, sag's nüd allei,  
 Wird me bol erblicke  
 Wo si besser as dir zwei  
 Zu en-ander schicke.

Lustig mir Gäst, lustig denn,  
 Wil mer jetz s'Vergnüge hen,  
 Hite mich Ech z'wile,  
 Wo mer Freud erzihle.

Lustig zue, wer umme mag,  
 Lehnt eich ferm ischenke,  
 's isch nüt Hochzitt alli Tag,  
 Wo d'Häls me cha usschwenke.

Juzget, wie wenn's Chilbi wär,  
 Trinket alle Flesche leer;  
 Gsundheit denn uf langi Zitt  
 Uns're junge Hochzitt-Litt!





## Ursprung der Grafschaft Pfirdt

und

*Gründung des Schlosses Pfirdt im Oberelsass*

---

EIN ROMAN



IE Geschichte der Grafschaft und Burg *Pfirdt*, beginnt in den schriftlichen Ueberlieferungen erst mit dem Anfang des XIII. Jahrhunderts. Anlass zu der ersten auf das berühmte Haus bezüglichen Aufzeichnung gab eine Abtretung des Felsenestes sammt den dazu gehörenden Rechten durch den Grafen Friedrich I. von Mümpelgard, und wir suchen umsonst in der von da an ziemlich vollständigen Geschichte der Grafschaft nach Angaben über den Anlass zur Gründung der Burg und über die Gründer selbst.

Was konnte nun einem Bewohner des am Fusse des Pfirdter Burgfelsens gelegenen Städtchens näher liegen als ein Versuch, die Lücke in der Geschichte des Schlosses und seiner ersten Bewohner auszufüllen und zwar auf eine Weise, die den Ansprüchen der Romantik ebensowohl wie denen des historischen Anschlusses gerecht werden konnte?

So entstand der uns im Manuscript vorliegende *Roman* (256 Seiten stark, nebst Stammbaum der Herren von Pfirdt), der vielleicht, einmal von anderer Hand durchgesehen und druckgerecht gemacht wird; uns selbst fehlt gegenwärtig die nöthige Musse. Ein kurzer Auszug schien uns jedoch eine passende Beigabe zu diesem « *Gedenkblatt* » zu sein, das wir nun mit den folgenden flüchtig skizzirten Abenteuern schliessen wollen.



**N**ACHDEM Desgrandchamps eine längere topographische Rundschau gehalten und eine genaue Beschreibung des Schlossberges und der Ruinen gegeben, führt er uns am Anfang seines von fruchtbarer Einbildungskraft zeugenden Romans nach den *Ufern des Konstanzer See's*.

Dort wohnte, auf der Burg *Tannenberg*, die edle Familie Derer von Rampon, der Graf, seine Gemahlin Edwig und die Söhne *Phiret* und Kuno. Phiret war friedsamem Gemüthes, ein Freund der Gelehrsamkeit, sein jüngerer Bruder dagegen zeigte von früher Jugend an eine Vorliebe für das Spiel der Waffen und für geräuschvolle Vergnügungen, wie sie übrigens zur damaligen Zeit gerne an den Söhnen ritterlicher Geschlechter wahrgenommen wurde.

Infolge des Absterbens der Gräfin und wegen der eigenen zunehmenden Kränklichkeit entschloss sich der Vater, seine Nachlassenschaft zu regeln, liess sich aber von Kuno überreden, ihm, dem jüngern Sohn, Burg und Grafentitel abzutreten und den Erstgeborenen, der ja die nöthigen kriegerischen Tugenden nicht besitze, mit einer Entschädigung abzufinden. Phiret, auf diese Weise hintangesetzt und deswegen

auch vom Vater seiner schwärmerisch geliebten *Odalie* von Felsburg mit seiner Bewerbung abgewiesen, fasste den Entschluss, ausser Landes zu gehen. Es schloss sich ihm ein junger Konstanzer Freund, Wollmar, ein Jünger der Arzeneikunst, an.

Nachdem er von Vater und Bruder Abschied genommen und sich bei einer heimlichen Zusammenkunft der Treue seiner Geliebten versichert hatte, zog Phiret begleitet von seinem Freund nebst einigen ergebenen Knechten und ausgestattet mit allen zu jener Zeit gebräuchlichen Waffen und Reisebedürfnissen von dannen.

Nach dem Vorschlage Wollmars schlug der kleine Zug die Richtung von Basel ein. Dort wollte man je nachdem die Aussichten friedlicher oder kriegerischer Art wären, das Weitere beschliessen. Unterwegs stiessen sie beim Verlassen eines Waldes auf eine Truppe kriegerisch ausgerüsteter Leute, welche bereits Miene machten, das übliche Recht des Stärkeren auszuüben, als der Konstanzer im Führer des sie umringenden Trupps einen Vetter erkannte. Es stellte sich heraus, dass dieser Führer, oder Hauptmann, wie er genannt wurde, mit seiner Schaar ebenfalls nach Basel wollte und im Sinne hatte, sich von dort nach dem untern *Elsass* zu wenden, wo er, in Strassburg nämlich, Dienste nehmen zu können hoffte. Nach einigem Hin- und Herparliren wurde beschlossen, dass der Hauptmann und sein Fähnlein sich in den Dienst des Tannenbergers begeben sollten, welcher in der Lage war, annehmbare Bedingungen zu stellen.

So gelangte der stattliche Zug vor Basel, wo sein

Führer gewisse Nachrichten erhielt, die ihn zu einem Besuch des seit Vertreibung der Raurachen ziemlich verödeten obern Elsasses bewogen.

Nach einigen kurzen Tagereisen kamen sie an den Fuss eines Berges, dessen Lage ihnen schon seit zwei Tagen aufgefallen war und den sie am nächsten Morgen genauer untersuchten. Dieser Berg war wie gemacht zur Anlage eines sichern Aufenthaltes und trug übrigens bereits die Reste eines römischen Thurmes.

Während Phiret mit seinem Freund und dem Hauptmann die Frage errörerte, ob nicht hier alle Verhältnisse günstig wären zum Bau einer festen Burg und zur Gründung einer Ansiedlung, hatten sich einige Jungknechte auf einer Streiferei verirrt und wurden von einer Abtheilung Reisiger aufgegriffen, welche die Fremdlinge vor den Ritter Kuno von *Oltingen* führten, der damals in diesen Gegenden als Statthalter des Herzogs von Burgund amtete. Auferhaltene Kunde von der Nähe eines bewaffneten Trupps sammelte Oltingen sofort seine Leute und zog, unter Führung der gefangenen Knappen, nach dem bezeichneten Berg, um etwas Näheres von den Eindringlingen zu erfahren und dieselben nöthigen Falles zu züchtigen oder zu vertreiben. Aber diese hatten gute Wache gehalten und den Heranmarsch bemerkt, worauf sie ihre Massregeln so gut ergriffen, dass der Ritter beim Passiren durch die Schlucht sammt seiner Mannschaft plötzlich umringt wurde und sich ergeben musste.

Dieses Zusammentreffen sollte über die Zukunft Phirets entscheiden. Nach dem Austausch gegensei-

tiger Erklärungen entliess er seinen Gefangenen, welcher ihm seine Freundschaft und im Namen des Herzogs eine Strecke Landes anbot und den Wunsch aussprach, ihn zum Nachbar zu bekommen. Phiret, schon früher halb entschlossen, sich an der Stelle bleibend niederzulassen, traf nun alle Anstalten zum Bau einer grossen, festen Burg mit gewaltigen Ringmauern, starken unterirdischen Gewölben, mit Brunnen und geschütztem Garten, und was sonst noch für nöthig erachtet wurde.

Gestört wurde der Burgbau wenig. Die spärlichen Bewohner des umliegenden Landes hatten sich bald von der strengen Manneszucht überzeugt, welche bei den Ankömmlingen herrschte, und sahen in Letztern ihre künftigen Beschützer. Die ritterlichen Nachbarn stellten sich ziemlich freundlich, besonders da es bekannt wurde, dass des Herzogs Statthalter der neuen Ansiedlung seine besondere Gunst schenkte.

So fehlte denn nichts mehr als die Schlossfrau. — Baron Phiret zog daher auch, als seine Burg vollendet dastand, den heimathlichen Gefilden zu, denn er besass jetzt Das, woran der Vater seiner Odalia seine Einwilligung geknüpft hatte, eine eigene Burg und eigenes Land. Aber es erging ihm, wie schon vielen andern vor ihm und nach ihm — während seiner Abwesenheit war seine Geliebte zum Treubruch verleitet oder gezwungen worden; die Tochter des Ritters von Felsburg hatte dem Drängen ihres Vaters und den von ihm mit allen Mitteln unterstützten Bewerbungen des Grafen Kuno von Tannenberg nachgegeben und war des Letztern Gattin geworden. Sie klagte

dem Zurückgekehrten ihr Leid. Kuno behandelte sie schlecht, theils aus natürlicher Rücksichtslosigkeit, theils weil er ihr vorwarf, sie erzeige ihm nicht alle die Liebe, die er von ihr erwartet habe. Und da sie während eines längern Aufenthalts ihres Gemahls die frechen Zudringlichkeiten seines Hofmeisters zurückgewiesen hatte, that ihr dieser zu leid was er konnte, und ihre Klage fand kein Ohr beim Grafen, der sich ganz dem schmeichlerischen und intriganten Vertrauten ergeben hatte.

Diese Unterredung der beiden nun auf so grausame Weise Getrennten war aber von der bösen Schlange, die einen so verderblichen Einfluss auf den Grafen ausübte, belauscht worden, und der Hofmeister hatte nichts Eiligeres zu thun, als seinem soeben im Schloss eingetroffenen Herrn zu berichten, wie sich ein fremder Ritter während seiner Abwesenheit in den Schlossgarten geschlichen und mit der Burgfrau allerlei Unstatthaftes verhandelt habe.

Kuno von Tannenberg, von Jugend auf die Beute jähler Wallungen, hatte kaum diese Botschaft vernommen als er nach der Stelle stürzte, wo sein von ihm nicht erkannter Bruder Abschied von der Schwägerin nahm, und seine Gattin mit dem Ruf « das ist der Lohn deiner Untreue » mit dem Schwert durchbohrte, ehe Phiret eine Hand zu ihrer Vertheidigung aufheben konnte. Dann liess er seinen Bruder, trotzdem dass dieser sich ihm zu erkennen gab, ergreifen und ins unterste Burgverliess werfen.

Phirets Begleitung, welche circa eine Stunde von dem Schloss an einer heimlichen Stelle seine Rück-

kehr erwartete, wurde nach zwei Tagen ungeduldig, und zwei der Gewandtesten wurden nach Kundschaft ausgesickt. Da erfuhren sie denn, der fremde Ritter habe die Gräfin umgebracht — so war vom Schlossherrn ausgestreut worden — und liege im Thurm. Phirets Dienstleute aber waren treue Männer. Sie begriffen sofort, dass hier eine falsche Anklage vorliege, und hielten Rath. Dann trafen sie solche Anstalten, dass es ihnen gelang, sich der Burg durch Ueberrumpelung zu bemächtigen und ihren Herrn zu befreien. Graf Kuno fiel bei dem Ueberfall durch einen Lanzenstoss.

Phiret nahm nun den Titel « Graf » wieder an, der ihm von Geburt an gehört hatte, und bereitete sich zur Abreise vor. Ehe er jedoch die Burg seiner Väter für immer verliess, stellte er, von einer bösen Ahnung getrieben — denn laut Odalias Mittheilung war der alte Graf kurze Zeit nach Phirets Abreise spurlos verschwunden — Nachforschungen an und liess alle Winkel der weitläufigen Geräumlichkeiten genau durchsuchen. — Da entdeckte man denn die Leiche des alten Grafen, kaum mehr als ein blosses Gerippe, in einem engen geheimen Gemach, dort hatte der unnatürliche Sohn den ihm unbequemen alten Mann dem Verhungern preisgegeben. <sup>1</sup>

Wir übergehen nun die manigfachen vor der Abreise getroffenen Dispositionen und allerlei Schwierigkeiten

---

<sup>1</sup> Diese Episode ist augenscheinlich vom Verfasser dem Moor'schen Familiendrama in den « Räubern » nachgebildet worden.

und Abenteuer und kehren mit unserm Helden nach dem Sundgau zurück.

Nach seiner Rückkehr in die neuerbaute Burg gab ihr der Graf Phiret den Namen « Friedburg », musste sie aber freilich bald gegen einen Angriff des Freiherrn von Mörsberg vertheidigen, welcher einen aus Zufall von den Leuten Phirets getödteten Sohn rächen wollte. Der Angriff wurde abgeschlagen, und eine Verkettung von mancherlei zum theil romantischen Umständen brachte eine Aussöhnung der beiden Nachbarn zu stande und gründete ein enges freundschaftliches Verhältniss.

Graf Phiret von Friedburg hatte das Glück, bald darauf eine mit dem fürstlichen Hof zu Pruntrut nahe verwandte junge Dame aus Räuber- oder Feindeshänden zu retten, gerieth aber dann selbst in die Gefangenschaft — seiner holden Befreiter, mit welcher er im Schloss zu Pruntrut vermählt wurde.

Nun folgen in unserm Pfordter Roman ziemlich weitläufige Familiengeschichten. Das Wichtigste daraus ist die Verbindung der Kinder Phirets mit den benachbarten grossen Häusern. Endlich starb der Graf, allgemein geachtet und betrauert. Seine Nachkommen änderten den Namen « Friedburg » in *Phiret*, und aus diesem wurde im Lauf der Zeit im Munde des Volkes « *Pfirdt* », französisch FERRETTE.

ANMERKUNG DES HERAUSGEBERS. — *In einem Roman der nicht den Anspruch erhebt, ein « geschichtlicher » Roman zu sein, mag die eben gegebene Etymologie ganz statthaft erscheinen. Unsere Pflicht verlangt aber*

von uns, dass wir hier eine andere Deutung nicht unerwähnt lassen. Es wird nämlich von anderer und kompetenter Seite erklärt, dass Ferrette der ursprüngliche Name gewesen sein müsse, nicht umgekehrt, und dass Vieux-Ferrette im Munde des Volkes entstanden sei aus *via ferrata*, nach der römischen Strasse, welche über die Höhen von Pfirdt führte und von welcher noch jetzt Spuren vorhanden sind.

